

40 ans de Profa - Jeudi 26 octobre 2006 - conférence

« les métiers de la parole sur l'intimité »

Jadis on était heureux ou malheureux en ménage. Dans l'un et l'autre cas, c'était ou bien le lot de chacun (version grecque) ou la grâce divine (version chrétienne) qui voulait qu'il en fût ainsi.

Puis il y eut la modernité et la formidable envie d'être heureux en couple comme en beaucoup d'autres choses (beau, jeune, riche et en bonne santé) Toutes aspirations que les Grecs n'eussent pas manquer de railler et de dénoncer comme hubris : la démesure, cette folie des hommes qui se prennent pour des dieux.

Est-ce la vengeance des Dieux dont il était dit qu'ils ne supportaient pas que les humains se mesurassent à eux, toujours est-il que le couple actuel peut être le jardin de tous les délices comme l'enfer sur terre ; le couple malheureux rend fou, rend malade, conduit à se tuer, à tuer ses propres enfants, comme Médée, pour atteindre le traître.

C'est qu'on est passé, aussi au plan de la conjugalité, de la modernité à la postmodernité.

Du point de vue psychopathologique : en deux ou trois générations, le registre névrotique (du désir et de sa commère, la culpabilité) a cédé la place au registre narcissique (de la réussite et de la honte dans l'échec). Avant on avait peur du curé (il y a toujours une faute ou un désir coupable qui traîne ici ou là) mais aller voir un conseiller conjugal atteste l'échec et fait honte.

Le couple contemporain concentre sur lui une quête identitaire et des attentes qui autrefois pouvaient se déployer dans un champ social complexe. Ce champ social est aujourd'hui atomisé. Hier on était forgeron, aujourd'hui on a un job. Autrefois on savait ce que c'était qu'être homme ou être femme. Certes, il y a avait matière à se plaindre de rôles qui ne permettaient guère d'aménagements. Aujourd'hui, tous les aménagements sont possibles mais voilà, on ne sait plus très bien ce que c'est qu'être homme ou être femme. A un trop-plein de définition se sont substitués le vide et l'errance au plan du sentiment l'identité.

Autre facette de cette évolution : le couple et l'intime se sont privatisés. Ce n'est pas le moindre paradoxe de la postmodernité en matière de conjugalité que de remarquer que c'est au moment où s'affirme le droit le plus absolu au choix qui ne relève donc plus que du seul désir ou de la seule détermination de l'individu que s'exerce une emprise jusqu'alors inconnue. S'est insinuée l'idée en effet qu'on est responsable de son bonheur ou de son malheur ; et les difficultés conjugales sont vécues dès lors comme un échec. On est passé du devoir conjugal à un devoir de jouissance : de jouir et de faire jouir.

S'agissant du conseiller conjugal et de son travail, cette évolution marque un changement considérable. Si on se pénètre de ce que sont le sentiment d'échec et la honte, on mesure que, de la part du conseiller conjugal, toute posture du genre militant libérateur, réparateur, faiseur de paix, « ingénieur du bonheur des autres » (Baudelaire) est totalement inappropriée. La seule voie pour aborder utilement cette souffrance, est d'inscrire le débat intérieur ou le conflit qui la génère dans une histoire, dans le temps, dans une rationalité plus riche que la simple disqualification de soi ou du conjoint. Il s'agit de donner du sens à la crise et de la situer dans une interaction dans laquelle sont engagés non seulement les deux conjoints, mais au moins trois générations, le plus souvent quatre, qui sont en quelque sorte présentes dans notre consultation avec le seul couple : celle du couple, la génération de leurs parents, des grands-parents et la génération des enfants par lesquels le conflit s'actualise.

Car il faut admettre que l'intime, en matière conjugale, ça fait toujours beaucoup de monde.

Michel Guillaume, psychologue AVP/FSP, conseiller conjugal